

HENRI DETICHE

---

# SOMMAIRE DE SCIENCE SOCIALE

(LA BASE DU DROIT)

SUIVI

**D'UNE CRITIQUE AVEC RÉFUTATION**

---

(Extrait de la *Philosophie de l'avenir*.)

---

BRUXELLES

A. MANCEAUX, ÉDITEUR

Rue des Trois Têtes, 12 (Montagne de la Cour).

---

1890

## SOMMAIRE DE SCIENCE SOCIALE

---

Il n'y a que trois hypothèses à faire sur ce qui est :

- 1° La matière *sans* « immatérialité absolue, éternelle, individuelle »;
- 2° La matière avec *une* « immatérialité absolue, éternelle, individuelle »;
- 3° La matière avec *des* « immatérialités absolues, éternelles, individuelles ».

Une quatrième alternative est impossible.

Les deux premières hypothèses sont la négation du raisonnement. Car, il n'y a pas de raisonneurs réels sans « immatérialités absolues, éternelles, individuelles ». Des automates ne raisonnent pas réellement; et, sous les deux premières hypothèses, en dehors de l'immatérialité unique, il n'y a que des automates.

Sommes-nous des automates? Raisonnons-nous réellement ou illusoirement?

Le raisonnement, le raisonnement incontestable, aussi incontestable que le sentiment de notre existence, peut seul nous convaincre à ce sujet.

Évidemment, nous devons prendre, comme point de départ de ce raisonnement, la supposition que le raisonnement existe réellement; donc, admettre provisoirement, comme vérité, notre troisième hypothèse, à l'exclusion des deux autres; et rechercher ensuite la confirmation incontestable de cette hypothèse.

La base du raisonnement est la sensibilité. Sentir, c'est voir, entendre, toucher, apprécier n'importe quoi; c'est avoir le sentiment qu'on existe, c'est raisonner. L'abstraction mathématique la plus compliquée n'est qu'une déduction de la supposition de l'existence d'unités. Le mathématicien se

sent *un*, il suppose d'autres unités; c'est-à-dire qu'il fait des abstractions d'existences, supposées réelles, en dehors de leur alliance à des objets déterminés. Tout cela découle « du sentir. »

Tout raisonnement, en un mot, n'est que déduction du sentiment de l'existence, n'est que résultat de sensibilité en état de perception.

La matière étant tout ce qui modifie la sensibilité, il n'existe que sensibilité et matière.

La sensibilité est-elle, oui ou non, matière?

Nous supposons le raisonnement réel; conformément à notre troisième hypothèse, les sensibilités seraient donc immatérielles. Mais, dans ce cas, la négation des deux premières hypothèses entraîne l'affirmation de la série continue des êtres, quant à la matière seulement, quant à l'organisme. Les mots: « règne animal, règne végétal, règne minéral », n'ont, à ce point de vue, d'autre valeur que celle de coupes arbitraires faites dans la série continue des êtres pour en faciliter l'étude. Et, dans ce cas aussi, la série continue est divisée, quant à la sensibilité, en êtres sensibles, réels, et en êtres insensibles, êtres seulement apparents pour les êtres réels; ce qui correspond à la négation de notre première hypothèse.

La question se réduit donc à savoir, si, évidemment, incontestablement, la sensibilité, base du raisonnement, s'étend sur toute la série; ou si elle est limitée à une portion de cette série.

Quelle est donc la caractéristique de l'existence des sensibilités réelles?

La matière n'est qu'enchaînement fatal de modifications, de phénomènes. La sensibilité, seule, peut percevoir; seule, peut connaître. Mais si les modifications, les impressions

matérielles, ne sont pas centralisées dans une partie de matière, capable de les conserver pour être comparées, appréciées, c'est-à-dire classées sous un signe réel, conventionnel, intellectuel, la sensibilité, quoique réelle, ne peut se percevoir. Elle est, en un mot, sans exister, ni pour elle, ni pour les autres. Elle est, dans l'éternité; car elle n'est, dans le temps, que par succession d'impressions perçues.

Appelons « homme réel » l'union de la sensibilité à un organisme possédant cette mémoire centralisée. Le langage réel n'est autre que la création et l'échange entre les hommes réels, de signes, d'abstractions de leurs impressions. Penser, c'est parler intérieurement: parler, c'est penser extérieurement. Le langage réel, intérieur, sous le nom de pensée, extérieur sous le nom de parole, ou de geste, de signe quelconque, est donc essentiellement conventionnel, et a nécessairement son origine dans une impression commune, déterminant un signe commun, par le contact des hommes réels.

Si ce contact est organiquement, matériellement nécessaire, l'état social apparaît nécessairement sur tout globe où se trouvent des hommes réels, quelle que soit la forme de leurs organismes, le nombre et l'espèce de leurs sens, de leurs possibilités de communication.

Et, quels que soient les organismes des autres êtres cohabitant sur ces globes avec cette humanité, que ces êtres aient même des organismes semblables à ceux des hommes réels, et des mémoires centralisées (ce qui existe évidemment sur tout globe pourvu d'hommes réels, car la série des êtres est continue, quant à la matière), la communication intellectuelle ne s'établira, pour ces êtres non doués de sensibilité réelle, ni entre eux, ni avec l'humanité réelle.

Les mémoires de ces êtres apparents ne seront que des réceptacles d'impressions matérielles, capables de déterminer,

par des causes matérielles ramenant la mise en jeu de ces impressions, des mouvements, des attractions, des répulsions, des ébranlements de matière corporelle ou incorporelle, des déplacements, des cris ou sons divers, des phénomènes de génération ou de destruction, etc., analogues à ceux qui peuvent affecter les organismes des êtres réellement sensibles. Mais il n'y aura chez eux ni souffrance, ni jouissance, ni perception, ni langage réel. Le développement du verbe, l'état social, est exclusif à l'humanité réelle.

Tout ce qui précède n'est que la déduction rigoureuse de notre point de départ, de notre troisième hypothèse, l'existence du raisonnement réel. La communication intellectuelle, conventionnelle, le verbe, en un mot, existe-il parmi nous? Le développement social nous appartient-il? Existe-t-il, sur notre globe, une humanité réelle, distincte par ce même développement social, du reste de la série continue des êtres?

Évidemment oui. Vous en êtes, j'en suis; il y a entre nous langage réel, conventionnel, verbe, et le verbe limite exactement sur notre globe ce qui est humanité. C'est aussi évident que le sentiment de notre propre existence.

Dès lors, la sensibilité, appartenant exclusivement à l'homme, n'est pas un résultat matériel; les sensibilités sont donc immatérielles; elles sont éternelles, individuelles, sous peine de n'être que des parties de l'immatérialité unique, et partant incapables d'être des bases de raisonnement réel; car l'immatérialité, base de raisonnement réel, c'est-à-dire libre, est nécessairement indépendante, absolue, donc éternelle, individuelle. Pour elles, point de cause, comme pour la matière prise dans son ensemble; celle-ci est, celles-là sont, et tout est dit. Demander la cause de ce qui est éternellement, est dire une absurdité; ce qui est réellement, éternellement, n'a point de cause. Tout ce qui a cause est un effet, et cet effet est cause d'un autre effet, et ainsi éter-

nellement. Quelque chose fait de rien est une absurdité. La matière est le domaine des « quelques choses », du temporel; les « quelqu'uns » sont immatériels, éternels.

Les « quelqu'uns » étant éternels, la responsabilité existe, nécessairement, pour les êtres réels, pour les hommes. Car si le raisonnement réel existe, il est libre, c'est-à-dire bon ou mauvais, c'est-à-dire à conséquences fatalement bonnes ou fatalement mauvaises pour le raisonneur, suivant que ce raisonneur agit conformément à sa raison, suivant qu'il lui subordonne sa tendance d'organisme, ou qu'il se laisse dominer par celle-ci. Sinon le raisonnement ne serait ni bon, ni mauvais pour le raisonneur, donc non réel. Pas de liberté sans fatalité, pas de raisonnement bon ou mauvais, sans sanction fatale, inexorable.

L'ordre moral existe dès qu'il existe des êtres réels, libres. La justice éternelle, condition nécessaire, loi de leur existence, est l'harmonie éternelle entre la liberté des actions et la fatalité des événements.

C'est, évidemment, dans l'infinie succession des vies de l'être réel que la sanction, que la justice s'exerce. Toute souffrance, toute jouissance est sanction d'actes antérieurs, est de justice.

Et cette justice n'a pas non plus de pourquoi ni de comment; c'est une nécessité éternelle, conséquence éternelle de la coexistence des immatérialités éternelles et de l'éternelle matière. Il ne peut en être autrement sous peine d'absurdité, d'absence de raison, de négation d'immatérialités, de négation de verbe, de négation d'humanité.

Cette sanction réelle ne peut évidemment être comprise, tant que le préjugé de la sensibilité des animaux existe. Toute humanité, à son origine, a nécessairement ce préjugé; elle ignore donc la justice éternelle, le droit réel. Elle personnifie tout être apparent, toute cause de mouvement.

Mais les hommes, à l'origine sociale, comme toujours, agissent ; la vie sociale, l'ordre, n'est donc pas un résultat fatal, un fonctionnement matériel. L'ordre, vie sociale, n'existe que par l'adoption d'un raisonnement commun, d'une règle sociale ayant une sanction qui apparaisse inévitable. Mais une sanction n'est inévitable que si elle est ultra-vitale, sinon elle peut être évitée par la force.

L'humanité, dans son ignorance primitive du droit réel, invente donc nécessairement un être supérieur à toute force, une justice dépendant de cet être qui sanctionne ou ne sanctionne pas, durant la vie présente, la règle qu'il a révélée, mais qui la sanctionne dans une vie future. Et quand ses absences de sanction, dans la présente vie, apparaissent par trop évidentes, par trop criantes, la foi les fait encore accepter comme « épreuves. »

Mais c'est là une justice arbitraire, une injustice. Pour que l'ordre, vie sociale, persiste, il faut empêcher que cette observation ne se répande socialement. Donc, le droit fictif, ainsi créé nécessairement en époque d'ignorance du droit réel, doit être protégé contre l'examen, contre la tendance de raison. C'est là l'établissement de toutes les religions dites révélées, avec leur accompagnement obligatoire des monopoles de l'éducation, de l'instruction, et, par des inquisitions, du monopole de l'opinion.

Le premier rapport social comporte donc des maîtres et des esclaves ; c'est le despotisme.

Il faut empêcher l'examen ; le travail incessant, abrutissant, prive les masses de tout loisir, de toute possibilité de réfléchir. Quand vient, par le développement social, le moment d'appropriation individuellement le sol, la nécessité sociale oblige à faire cette appropriation exclusivement au profit du plus petit nombre possible, marchant d'accord avec le collègue religieux, véritable dominateur. L'appropriation

du sol est alors privilégiée par hérédité, et même par droit de primogéniture, au sein de quelques familles. L'esclavage des masses est ainsi assuré. Et lorsque les développements de l'intelligence ont produit l'invention de la presse et rendu l'examen imcompressible ; que la classe intermédiaire, née des affranchis, a pu, au moyen du capital créé par le travail des générations antérieures et en excitant les passions des esclaves, renverser le privilège féodal, et acquérir du sol ; alors encore l'esclavage continue, car les possesseurs du capital possèdent, indirectement ou directement, le sol, source passive de toutes les richesses, et le capital domine entièrement le travail. Mais cet esclavage a changé de forme, il est devenu pire. Le maître personnel n'existe plus. C'est une classe qui en possède une autre. C'est une vaste exploitation anonyme des prolétaires ; c'est, pour les masses, la forme d'esclavage la plus terrible, parce qu'elle nécessite un développement toujours accéléré des intelligences des travailleurs, partant de leurs besoins, et aussi de leurs convoitises, et de leurs passions ; car l'examen est devenu imcompressible, et toute sanction ultra-vitale de la règle est niée. Le renversement de l'ordre nobiliaire par l'ordre bourgeois n'a pu se faire que par la destruction de l'idée religieuse.

L'histoire de toute humanité comporte donc trois périodes distinctes :

1° La période d'ignorance primitive du droit réel, d'invention d'un droit fictif, protégé contre l'examen par le despotisme ;

2° La continuation de l'ignorance du droit réel, mais avec l'imcompressibilité de l'examen. Alors commence la destruction du despotisme nobiliaire protégeant l'idée religieuse. C'est l'avènement de la domination du capital sur le travail, du bourgeoisisme. Cette période est essentiellement anarchique, et elle conduirait l'humanité à la mort, si les maux résultant de cette anarchie ne faisaient apparaître socia-

lement le besoin de l'ordre réel, basé sur la sanction inévitable, ultra-vitale, incontestablement démontrée ;

3° La connaissance du droit réel, seul capable de résister à tout examen, quels que puissent être les développements de l'intelligence. Nous avons montré quelle est la base réelle du droit.

Alors l'humanité s'organise conformément à ce droit, et assure, quant au matériel, la domination du travail sur le capital, par l'entrée du sol à la propriété collective, inaliénable. Alors le paupérisme, source de désordre, d'anarchie, disparaît ; la société possède la hiérarchie véritable, résultant du travail, du mérite réel ; et le bonheur social dure jusqu'à extinction de vie physique du globe.

\*

\*\*

En l'an de grâce, comme on dit communément, où nous écrivons, tout ceci doit paraître bien étrange. Nous sommes vers la fin de la deuxième période, dont nous parlions tantôt. Notre humanité se divise actuellement en deux grandes catégories de raisonneurs : pour les uns, nous sommes des organes pensants d'une grande machine qui pense aussi et qui va toute seule ; pour les autres nous sommes des horloges fabriquées par l'unique horloger, horloges qui vont toutes seules parce que l'horloger aurait mis un ressort dans l'horloge.

Les uns et les autres s'anathématisent réciproquement, ce qui n'a rien d'étonnant ; mais les uns et les autres prétendent raisonner réellement, comme s'ils n'étaient ni organes de la grande machine, ni horloges de l'unique horloger, et ceci est étonnant : des engrenages qui agissent bien ou mal, des aiguilles de pendules responsables de leur avance ou de leur retard, c'est d'une assez jolie force comme raisonnement. Et il n'y a plus de bûchers d'inquisitions pour mettre tout le monde d'accord ! Aussi une troisième catégorie de raisonneurs, que nous allons oublier, commence à élever la voix ;

et ce qu'elle dit est ce qu'il y a de plus curieux, et en même temps de plus logique, abstraction faite du point de départ. Elle prétend qu'il n'y a pas de responsabilité du tout, et, partant, ni raisonnement bon, ni raisonnement mauvais. Évidemment, s'il est des degrés dans l'absurdité, celle-ci mérite la palme : vouloir prouver, par un raisonnement, que le raisonnement n'existe pas ! cependant c'est logique, du moment que l'on part de l'hypothèse du matérialisme.

Mais il est un point sur lequel toutes ces fortes têtes de notre Charenton social sont d'accord : c'est pour affirmer la sensibilité, le raisonnement des animaux. L'un s'extasie sur les connaissances géographiques du pigeon qu'on envoie à cent lieues de distance, bien empaqueté, dans un endroit où il n'a jamais été, et qui revient, à tire d'aile, au colombier. L'autre nous initie aux constitutions sociales des fourmis, des abeilles, etc. Demandez-leur pourquoi des insectes, éclos artificiellement, reproduiraient exactement les phénomènes soi-disant sociaux constatés chez leurs parents, avec qui ils n'auraient eu aucune communication. Ces esprits forts ne seront pas éloignés de croire que le contrat social peut être enfermé dans un œuf. et que, par atavisme, ces intéressants insectes savent lire en naissant. D'excellents professeurs de botanique, des membres d'académies, naturellement, plus avancés que les autres dans la connaissance de ces jolies choses, vous diront que les plantes raisonnent, sentent, choisissent leur nourriture, et que ce fait est démontré par l'expérience. Nous devons nous attendre à ce qu'un professeur de physique nous explique prochainement que, si l'aiguille aimantée se dirige fatalement vers le Nord, c'est pure obstination de sa part ; et que, si le vent fait gémir nos cheminées, c'est tellement les courants d'air leur sont désagréables.

Tout cela vous fait hausser les épaules, lecteur qui nous avez compris, mais ce qui ne vous frappe peut-être pas suffi-

samment, ce sont les conséquences terribles de cette ignorance sociale, de cette confusion entre les êtres réels et les êtres apparents, à la faveur de laquelle le travail de l'homme est assimilé au fonctionnement de la brute, confusion qui est la source de l'indifférence de nos capitalistes bourgeois vis-à-vis des souffrances des créateurs du capital, des travailleurs. Une doctrine, qualifiée science, et qu'on appelle économie politique, répandue dans tous nos établissements d'instruction, enseigne avec sérénité que « tous les ans, au sein des nations les plus prospères, une partie de la population doit nécessairement mourir de besoin ». Elle reconnaît que « le développement du paupérisme marche sur une ligne parallèle au développement des richesses. » Elle constate « la loi d'airain du salaire », toujours au minimum possible relativement aux circonstances ; cette loi d'airain d'où il résulte que si l'on découvrait le moyen de nourrir l'ouvrier pour trois sous par jour, le salaire s'abaisserait dans la même proportion. Elle se rend parfaitement compte des effets de l'aliénation individuelle du sol ; mais elle ne veut pas voir qu'une organisation sociale de la propriété, de la répartition des richesses, n'a de valeur que si elle est sanctionnée, inévitablement, que si elle est reconnue « de droit », que le droit n'existe que par cette sanction inévitable, et que la sanction religieuse, ultra-vitale, reconnue socialement, est la seule à laquelle puisse se soumettre l'humanité.

Elle a connu, par l'histoire, une sanction religieuse hypothétique, imposée par la force, par le despotisme, par les inquisitions, une sanction liée à l'absurdité « quelque chose fait de rien », « trois dieux égalent un dieu », et elle en a conclu, dans sa vanité ignorante, que l'éternelle raison, que l'éternelle justice n'existe pas. Elle ne se rend pas compte qu'il existe des unités réelles, immatérielles ; elle ne sait pas pourquoi deux et deux font éternellement quatre. Elle ne connaît que la force brutale, le droit des majorités, toujours changeantes, forgeant le droit, décidant oui, puis non, puis

oui, mais ayant toujours raison. Et la seule souveraineté que reconnaît cette soi disant science, c'est la force brutale, et elle la croit toujours possible. C'est la doctrine du « laissez faire », du « laissez passer », appliquée en tout ; la grande machine fonctionne ; elle fonctionne bien toute seule, elle ne pense qu'à cela, cette grande machine !

Mais, malheureuse humanité, ne sentez-vous donc pas que votre machine, que votre organisation se détraque ? Croyez-vous donc, avec vos économistes, que vous trouverez toujours des prolétaires, des esclaves à armer contre vos prolétaires, contre vos esclaves, pour les maintenir sous le joug, depuis qu'ils savent qu'ils sont esclaves, et que vous leur avez appris qu'ils le sont sans droit incontestable, sans sanction inévitable ?

Le paupérisme, moyen d'ordre despotique, moyen de droit en époque de possibilité d'empêcher l'examen de la base du droit, a grandi comme une gangrène sociale. Les malheureux qu'elle atteint exhalent leur souffrance ; c'est en hurlant qu'ils réclament le médecin social. Vous ne leur présentez que des charlatans ; ils commencent à s'en rendre compte ; mais gare à l'exaspération de leur douleur !

HENRI DETICHE.

---

N. B. — *La science sociale*, dont nous venons de donner un aperçu succinct, a été découverte par Colins, mort en 1859, après avoir écrit de nombreux ouvrages dont les principaux peuvent encore être obtenus à la librairie Mancaux, rue des Trois-Têtes, à Bruxelles, ainsi que ceux de plusieurs écrivains qui ont suivi la voie tracée par Colins : Louis et Agathon de Potter, Jules Brouez, Frédéric Borde, Jules Putsage, etc.

## CRITIQUE DU « SOMMAIRE DE SCIENCE SOCIALE »

Mon petit travail, intitulé : *Sommaire de science sociale*, avait été communiqué en manuscrit à un homme très instruit, catholique romain, qui en fit, avec la plus parfaite bonne foi, la critique que vous allez lire.

Cette critique n'était pas destinée à la publicité, aussi je tairai le nom de son auteur. Mais elle m'a paru résumer si fidèlement les impressions que doit ressentir, au premier aspect de la vérité, un honnête homme, au courant de la science actuelle, et encore imbu du préjugé anthropomorphiste, que je n'ai pu résister au désir de la donner ici textuellement, accompagnée, en regard, de mes répliques.

Il me manque, pour compléter cette étude, la critique d'un honnête homme, au courant de la science actuelle et encore imbu du préjugé matérialiste.

Je l'attends.

\*  
\*\*

— « Vous ne définissez pas la matière et l'immatérialité. »

— C'est une erreur. Le mémoire dit que *la matière est tout ce qui modifie la sensibilité*.

Il n'existe, dans notre univers et dans tous les univers possibles, que ce qui sent ou peut sentir, c'est-à-dire *sensibilité*, et ce qui est ou peut être senti, c'est-à-dire *matière*.

Dès lors, si les immatérialités existent, elles sont nécessairement les sensibilités.

Si les sensibilités sont elles-mêmes matière, il n'existe que matière et, alors, adieu tout raisonnement.

Un *homme* est l'union d'une sensibilité à un organisme, à une partie de matière, permettant à cette sensibilité de s'exercer.

Si les sensibilités sont immatérielles, l'union de ces sensibilités à des organismes constitue les *hommes réels*.

Si les sensibilités sont elles-mêmes matière, tous les êtres sont des êtres apparents, ou plutôt rien n'existe pour personne; personne ne raisonne réellement.

L'immatérialité est la sensibilité démontrée non matérielle, base du raisonnement réel.

Elle est nécessairement absolue, c'est-à-dire indépendante, éternelle; et nécessairement individuelle; sinon, ni vous, ni moi, ne raisonnons. Si la sensibilité, base du raisonnement, est relative à une cause, c'est-à-dire n'est pas absolue, et si elle n'est pas individuelle, votre raisonnement et mon raisonnement ne sont évidemment pas nos propres raisonnements, ne sont pas réels.

Les immatérialités constituent les individualités réelles, identiques comme absolues, indépendantes, éternelles. Non unies à des organismes leur permettant d'être modifiées, elles n'existent ni pour elles ni pour les autres. Elles sont, mais elles sont en dehors *du temps*, en dehors de la succession des impressions perçues; elles sont *dans l'éternité*.

Unies à des organismes, elles passent *dans le temps*, sous condition que ces organismes possèdent une mémoire centralisée, c'est-à-dire un réceptacle des modifications à percevoir et que, en outre, l'état de contact nécessaire des individus détermine la création de signes intellectuels, d'abstractions de sensations matérielles, c'est-à-dire le langage, dont l'apparition constitue le passage de l'ordre d'éternité à l'ordre de temps, la cessation de l'état d'isolement, l'entrée dans l'état social.

Tout cela est exposé dans le mémoire.

— « Votre groupement est de nature à produire la confusion. Il semble que toutes les immatérialités sont de même espèce. Est-ce bien votre pensée, ou distinguez-vous entre elles? »

— Toutes les immatérialités sont identiques. Rien dans le



mémoire n'occasionne de confusion à ce sujet. Cette idée y est même exprimée aussi catégoriquement que possible.

— « Vous passez de suite à une affirmation qui est tout votre système. Or, affirmation n'est pas démonstration. Cette affirmation est celle-ci : « Un être qui raisonne est éternel. »

— Un être qui raisonne est effectivement éternel. Mais, comme homme, je n'ai pas, plus que vous, la prétention d'être éternel. Je répète : un homme réel est l'union d'une sensibilité réelle, immatérielle, absolue, éternelle, individuelle (que nous appellerons *âme*, si vous voulez), avec un organisme, avec une partie de matière, avec un phénomène (comme on dit en sciences naturelles), dont la durée est en rapport avec les causes qui l'occasionnent. Cet organisme est une modification, ou un ensemble de modifications, dans l'éternel enchaînement des modifications, des phénomènes. Quand, par la mort, ce phénomène se transforme en d'autres phénomènes, l'être, constitué par l'union que je viens d'indiquer, n'existe plus. Il reste, éternellement, absolument, la sensibilité réelle, immatérielle, la substance, l'âme qui peut, par une autre union avec un organisme, constituer un autre être capable de raisonnement. La vie et la mort sont d'ordre physique; la constitution des êtres raisonnants est d'ordre moral. Qu'y a-t-il donc de difficile à comprendre pour vous dans cet exposé? Vous admettez bien la continuation de l'individualité après la mort. Pourquoi la repoussez-vous avant la vie présente?

Ne comprenez-vous donc pas que, si les âmes datent de la présente vie, elles sont créées, fabriquées, elles sont des effets d'une cause et que, dès lors, toute responsabilité, tout raisonnement réel disparaît?

L'horloge marque-t-elle les heures bien ou mal d'elle-même? Est-elle responsable parce que l'horloger l'a munie d'un ressort qui met en branle ses engrenages?

— « Le sens intime, de même que la croyance de l'immense majorité des hommes, dans tous les temps, protestent contre cette affirmation. »

— Le *sens intime*, c'est le sentiment, c'est le préjugé, c'est une tendance qui n'est pas suffisamment raisonnée. Nous sommes convenus de raisonner, de raisonner rigoureusement dans cette discussion. Gardons-nous du préjugé, du sens intime. Quant à la croyance de l'immense majorité des hommes, elle n'a pas plus de valeur que le sens intime. Avant Galilée, la croyance universelle était que la terre est le centre fixe de l'univers. Et cette croyance reposait sur le sens intime de la généralité, sur une observation directe du mouvement des astres; observation évidente alors pour tous. Après Galilée, le raisonnement a démontré que cette observation était fautive; et la croyance universelle n'est plus maintenant que le partage des ignorants.

Laissons donc le sens intime, la croyance universelle, et toutes les observations non contrôlées par un raisonnement rigoureux, mathématique. Raisonnons rigoureusement, si nous voulons connaître la science sociale, la science morale.

— « Au surplus, vous vous buteriez inévitablement à une contradiction : un être n'est pas éternel sans être, en même temps, infini dans toutes ses facultés. »

— Comment! parce que mon âme est éternelle, que, par conséquent, mon raisonnement est réel, je dois être infini dans toutes mes facultés? Et ceux qui, comme vous, prétendent que leur âme n'est éternelle qu'à partir de la présente vie, on peut donc leur opposer que leurs facultés sont à moitié infinies? Et qu'est-ce que des facultés infinies? Il n'y a, en réalité, qu'une seule faculté, le vouloir, qui n'est que le sentir, un absolu, en action. Tout ce que nous appelons communément facultés en découle, n'est que fonctionnement soumis au vouloir, à la sensibilité réelle, absolue, se connaissant elle-même, existant dans le temps.

— « Or la suite du mémoire montre que l'auteur ne reconnaît pas cet état dans ses immatérialités. »

— Naturellement.

— « La base du raisonnement est la sensibilité : c'est inexact. Sentir et raisonner sont des choses que l'on ne peut confondre. Lisez n'importe quel traité de psychologie spiritualiste, je pense que vous en serez convaincu. »

— Ceci veut-il dire qu'on peut raisonner sans sentir? Alors je devrai surveiller mon porte-plume et mes lunettes, qui ne sentent pas, mais raisonnent peut-être, et pourraient bien me faire écrire et relire des raisonnements tout autres que ceux que je crois vous tenir.

Ou bien cela signifie-t-il que l'on peut sentir sans raisonner? Mais alors, l'être qui sent son existence, qui la sent par la souffrance, par la jouissance, cet être, si le raisonnement existe, ne raisonnerait pas? Constaté son existence, ce ne serait pas raisonner?

De quelle étrange psychologie s'agit-il donc, et par quels enchevêtrements de sophismes peut-on dénaturer un fait aussi simple, aussi évident?

Le raisonnement n'est que modification de sensibilité. Et toute la question est de savoir si la sensibilité est immatérielle, et alors le raisonnement est réel, ou si elle n'est que résultante de matière, et alors le raisonnement est illusoire.

— « Je ne vois pas quel élément de preuve vient apporter l'exemple du mathématicien. Une science déterminée a pour base un objet déterminé, et cet objet sera plus ou moins contenu dans les différentes propositions de cette science. Cependant, en mathématiques, il y a des parties où l'idée de l'unité est bien accessoire, tels sont les propriétés des figures et des procédés de calcul. »

— Il n'y a pas, en mathématiques, une proposition qui ne puisse se traduire en équation, en expression d'identité.  $A = B$ ,  $B = C$ , donc  $A = C$ , donc  $2A = B + C$ , etc., tout

cela résulte de la supposition que A, B et C, renferment chacun le même nombre d'unités identiques; et toutes les mathématiques, en résumé, peuvent être ramenées à l'équation  $1 = 1 = 1 = 1 = \dots$ , etc.

Eh bien! s'il n'existe pas d'identités réelles (et il n'y a pas d'identités au sein de la matière éternellement changeante), cette équation fondamentale des mathématiques n'est qu'une hypothèse fautive, n'est pas l'expression de la réalité. Il existe des identités, des unités, ce sont les sensibilités absolues, éternelles, immatérielles. Le raisonnement du mémoire que vous critiquez le démontre à l'évidence. Et les mathématiques, le seul domaine, actuellement, de la raison absolue, ne sont elles-mêmes certaines que par la démonstration, exposée sommairement dans ce mémoire, de l'existence des immatérialités, toutes nécessairement identiques. C'est là le critérium, le point de départ de la certitude, et la science morale, qui en découle, est certaine, immuable; à l'encontre des sciences relatives à la matière, connaissances éternellement dépendantes de la plus ou moins bonne observation des phénomènes, dont chacun est le résultat fugitif d'une infinité d'autres phénomènes, connaissances susceptibles de progrès indéfinis, la vérité du jour pouvant devenir l'erreur du lendemain.

— « Il semble que, suivant vous, la matière soit nécessaire à la sensibilité. C'est encore inexact. Je vous renvoie de nouveau à un traité de psychologie. »

— Comment! Vous comprenez une sensibilité modifiée sans modificateur, sans phénomènes, sans matière? Mais, pour sentir *quelque chose*, il faut, tout au moins, qu'il y ait *quelque chose*!

Mais votre pensée est peut-être ceci : une sensibilité réelle, une immatérialité, peut sentir en dehors de son union à une partie de matière, à un organisme. En un mot une âme pourrait penser, avoir le langage, sans réceptacle d'impres-

sions matérielles, et sans qu'il y eût cessation de l'état d'isolement; elle pourrait penser sans verbe, sans signes, sans idées! C'est de la même force que le bon Dieu fabriquant des êtres libres.

— « Suit l'exposé du système : il repose, comme je l'ai fait remarquer, sur une affirmation, non une démonstration. Cette affirmation, pour moi, est le contraire de la vérité. Le système n'a donc aucune valeur, et, ayant pour point de départ une proposition erronée, doit être rejeté. »

— Le point de départ du mémoire est une hypothèse, savoir : l'existence du raisonnement réel, lequel comporte la liberté, car, sans liberté, un raisonnement n'est ni bon, ni mauvais, n'est pas un raisonnement. Cette hypothèse, que le raisonnement existe, est, par déductions, établie aussi incontestablement vraie que le sentiment de notre propre existence; et, dès lors, toutes les propositions découlant logiquement de l'affirmation, démontrée, de l'existence de la liberté, sont incontestables.

Vous m'avez lu avec des yeux obscurcis par le préjugé de l'anthropomorphisme, c'est-à-dire du Dieu personnel, créateur, punisseur, rémunérateur, fabricant d'immatérialités; Dieu absurde, Dieu négation de liberté, de raisonnement réel; et le sens de ma démonstration vous a échappé.

Mais il eût échappé tout aussi inévitablement à un lecteur dont la vue eût été brouillée par le préjugé du matérialisme, affirmation d'automatisme universel, de Dieu Pan, Dieu nature, Dieu matière, négation de liberté, de raisonnement réel, de sanction, de justice, de morale.

Et votre préjugé a sur le sien l'avantage qu'il a permis l'état social jusque maintenant, parce qu'il est religieux, parce qu'il reconnaît la sanction ultra-vitale de la règle des actions; tandis que le préjugé matérialiste, préjugé anti-religieux, négation de sanction ultra-vitale, de sanction autre que la force, c'est, répandu socialement, la mort sociale à brève échéance.

Relisez attentivement ma démonstration; vos yeux se dessilleront, vous comprendrez le Dieu impersonnel, le Dieu justice éternelle, sanction réelle, religion réelle, éternelle harmonie entre la liberté des actions et la fatalité des événements.

— « Mémoire matérielle! — Comment, dans ce cas, gardez-vous le souvenir de choses immatérielles, telles que le bien, le juste, un raisonnement? »

— Relisez, relisez, car cette observation me laisserait supposer que vous n'avez fait que parcourir.

L'instinct des animaux, des plantes, les affinités chimiques, les attractions, les répulsions, ne sont que des mouvements, déterminant eux-mêmes d'autres mouvements, des modifications purement matérielles qui, par leur répétition plus ou moins exacte relativement à nous-mêmes, caractérisent les objets perçus par nous; nous, qui sommes, ne l'oublions pas, les seuls êtres sentants.

Ces ensembles de caractères, qui font qu'un objet nous paraît toujours plus ou moins semblable à lui-même, constituent l'identité apparente, la mémoire matérielle de cet objet.

Mais la mémoire matérielle peut elle-même être modifiée plus ou moins profondément.

Par de simples changements de température, les propriétés de divers corps minéraux sont altérées, par exemple celles du soufre, du phosphore. Sous l'influence électrique l'oxygène devient ozone. La barre de fer doux, placée suivant l'inclinaison magnétique, s'aimante. Retournée bout à bout, ses pôles se déplacent comme si la mémoire magnétique s'y trouvait à l'état liquide. Et si, dans cette position, l'on frappe un coup de marteau dans le sens de la longueur de la barre, la mémoire magnétique s'y fixe d'une façon plus ou moins durable.

La greffe modifie la mémoire des plantes.

Par des croisements, des nourritures, des exercices appro-

priés, les espèces animales peuvent être modifiées et les caractères nouveaux se transmettent héréditairement. Tous les éleveurs connaissent ce genre de modification de la mémoire des animaux.

Mais c'est surtout dans les êtres où elle est centralisée, dans les animaux à masse encéphalique, à cerveau, que la mémoire apparaît modifiable et donnant par ce fait à l'être illusoire toutes les apparences de l'être réel, de l'être sensible, seul réellement automoteur. Je dis « toutes les apparences », sauf une, naturellement, sauf le langage réel, conventionnel, le verbe, caractéristique de sensibilité réelle, d'humanité, d'état social.

Inutile de citer tous les faits de mémoire modifiée donnant aux animaux l'apparence d'être sensibles, raisonnants, sentants. Qui ne s'est écrié, parlant de son chien : « il ne lui manque que la parole » ? — et sans se douter, hélas ! que cette absence de parole, de signes conventionnels, c'était la caractéristique de l'être illusoire. Mais prenons encore un exemple :

Le chien de chasse aboie dans son sommeil, comme s'il poursuivait le gibier. Sous l'influence d'une digestion laborieuse, un flux de sang se porte au cerveau, réveille une impression assoupie, une attraction vers le gibier. Et la bête, par son rêve non senti, reproduit une partie des mêmes phénomènes que suscite chez elle, à l'état de veille, la proximité du gibier.

Le cerveau est un réceptacle d'impressions.

Les phénomènes extérieurs sont transmis par l'organisme au cerveau et celui-ci réagit dans l'organisme, déterminant des phénomènes correspondants. Mais, dans ce réceptacle central, les impressions profondes et répétées séjournent, modifiant l'appareil transmetteur lui-même ; et tout ou partie des phénomènes de réaction peut se reproduire, quand ces impressions latentes sont ranimées par de nouvelles influences. La vie même, c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes donnant à l'être l'apparence auto-motrice, peut avoir

cessé dans l'objet, tandis que, sous des excitations énergiques, des phénomènes vitaux réapparaissent. Vie, mémoire, instinct, attraction, répulsion, tout, en dehors des sensibilités réelles, n'est que phénomène, mouvement, matière.

La science actuelle appelle *réflexes* les mouvements dans lesquels la volonté, ou la sensibilité agissante, n'a aucune part. La science morale, exposée dans le mémoire, démontre que là où il n'y a pas langage, verbe, tous les mouvements sont réflexes. Le fauve se précipite sur sa proie comme l'oxygène sur le fer pyrophorique, et le lion qui déchire l'antilope est aussi étranger à la volonté, à la morale, au bien et au mal, qu'un rayon de soleil pompant la vapeur d'eau.

Mais je reprends :

— « Comment, dans ce cas, gardez-vous le souvenir de choses immatérielles, telles que le bien, le juste, un raisonnement ? »

— Les impressions, lorsqu'elles sont senties, le sont par le moyen des idées, du langage, de signes créés par l'être réel dont le verbe est développé, c'est-à-dire l'être en dehors de l'état d'isolement, et déposés dans sa mémoire matérielle.

Les raisonnements sont des sensations perçues, des idées, des ensembles d'idées. Considérés en eux-mêmes, en dehors de leur origine intellectuelle, non exclusivement matérielle, non fatale, les raisonnements sont des signes matériels, des phénomènes, des ensembles de modifications de la mémoire matérielle. A ce point de vue, la parole intérieure, tout comme la parole extérieure, n'est que mouvement, matière.

Supposez que vous ayez écrit dans un livre, à l'aide de signes qui vous seraient personnels : « Telle chose est bien ». Vous relisez plus tard et vous répétez : « Telle chose est bien ». L'idée identique vous est revenue. Mais, pour tout autre, vos signes sont de l'encre sur le papier ; ils n'ont aucun sens ; c'est de la matière.

Votre cerveau, votre centre de mémoire, est votre livre. Vos perceptions y sont inscrites sous des signes, sous des

paroles intérieures, matérielles, phénoménales en elles-mêmes, mais intellectuelles pour vous, parce qu'elles sont les expressions de votre sensibilité réelle, de votre raisonnement, de votre liberté.

Quand les actes de l'être sont en rapport logique avec ses déductions, avec sa tendance de raison, ces actes sont bien, sont justes, au point de vue individuel.

L'idée que des actes ont été bien, ont été justes, correspond elle-même à un signe, ou à un ensemble de signes imprimés dans la mémoire matérielle et sujets à réminiscence, comme tous les autres signes, suivant leur intensité d'impression dans la mémoire matérielle et suivant la volonté de l'être. Les sensations purement matérielles, non senties, quelle que soit leur intensité d'impression dans la mémoire matérielle, n'ont aucun rapport avec la liberté, avec le vouloir de l'être.

— « Si l'immatérialité est dépourvue de mémoire, on n'aperçoit pas l'effet utile de la récompense et du châtement. On serait récompensé ou puni pour des actions que l'on ignore. »

— Une immatérialité qui raisonne, qui se souvient, qui crée des signes, des idées, des images, sans organisme, sans matière capable d'être *signifiée*, de recevoir ces signes, est une absurdité.

Dans la période d'ignorance du droit réel, l'absurdité étouffe la raison. Aussi la société n'aperçoit-elle pas alors la moralité des souffrances et des jouissances.

Mais elle comprend alors, sans effort :

Ou bien des souffrances et des jouissances fatales (fatalité exprimée par le mot : hasard), n'ayant aucun rapport avec les actes ;

Ou bien des actes bons ou mauvais, qui ne peuvent être pour leurs auteurs l'occasion d'aucune sanction, d'aucune jouissance, d'aucune souffrance ;

Ou bien des souffrances et des jouissances, sanctions d'actes

commis par des êtres fabriqués eux-mêmes par un autre être ;

Ou bien encore des souffrances et des jouissances qui ne répondent à aucun acte antérieur, et résultent uniquement de la fantaisie de cet être souverain.

La quasi totalité des raisonneurs de notre globe trouvent raisonnable l'une ou l'autre, ou plusieurs ensemble, de ces absurdités, et y rapportent ce qu'ils appellent raison, justice, morale, etc.

Dans la période de connaissance du droit réel, toute souffrance, toute jouissance, sont socialement et individuellement reconnues justes, sauf par les fous.

— « Autant dire qu'il n'y a ni récompense, ni peine et partant de justice. »

— Puissance du préjugé ! Et vous appelez juste votre Dieu créateur d'hommes dont les uns sont condamnés, de par leur naissance, à vivre dans la fange et la douleur ; tandis que d'autres, du même moment, ont en partage toutes les jouissances !

Et vous admettez une humanité éternellement entachée du péché originel, éternellement vouée à la privation des jouissances paradisiaques (sauf le cas du baptême), par le fait du père Adam ! Mais ne comprenez-vous pas que la justice de votre Dieu, nécessairement arbitraire, n'est qu'injustice ? La justice existe ; et votre Dieu n'a jamais pu ni la modifier, ni la fabriquer, par la bonne raison que vis-à-vis de la justice, vis-à-vis de la raison, votre Dieu n'existe pas.

— « Ce n'est pas ce nébuleux système qui arrêtera jamais l'homme pervers. »

— Vous pensez sans doute que ce sera plutôt l'exposé du mystère de la Sainte-Trinité : un égale trois ? Ainsi, d'après vous, une doctrine qui enseigne que l'homme est responsable parce qu'il est libre, parce que la sensibilité, base du raison-

nement, l'âme, est immatérielle, éternelle; que les souffrances, les jouissances, sont méritées; que l'homme peut, en toutes circonstances, se préparer une vie meilleure; que ses actes, contraires à la règle qu'il sait, par démonstration, être juste, seront infailliblement des causes de souffrance pour lui-même; cette doctrine, répandue, n'aurait aucune influence, ni sociale ni individuelle?

Mais vous niez tout simplement le rôle des religions depuis l'origine sociale. Si ces religions (basées sur une révélation supposée) ont maintenu l'ordre, ont permis le développement social jusque maintenant, ce n'est nullement à cause de leurs dieux, de leurs anges, de leurs diables, de leurs saints et de leurs cérémonies; c'est uniquement parce qu'elles ont enseigné la sanction ultra-vitale des actions. Mais comme, en époque d'ignorance de la justice réelle, impersonnelle, il faut bien rapporter la sanction au Dieu personnel, et qu'il faut dès lors empêcher d'examiner ce Dieu, fabricant d'êtres responsables, distributeur arbitraire de punitions et de récompenses; ce n'est que par la compression des intelligences, sous le joug des superstitions et du paupérisme, que les religions révélées ont pu maintenir l'ordre.

La religion réelle déchargera l'humanité de ce fardeau d'expiation.

— « D'un autre côté si l'immatérialité a réellement la mémoire, c'est la condamnation du système. »

— D'accord, mais c'est comme si vous disiez :

Si les immatérialités ne sont pas des immatérialités, il n'y a pas de vérité.

— « Votre exposé social et historique n'est qu'une suite de phrases et d'idées mal enchaînées, quelques-unes justes, d'autres erronées. »

— Vous auriez bien fait d'appuyer ce jugement sévère sur quelques « considérants », ou citations d'erreurs. Ainsi formulée, votre critique ne permet ni n'exige de réponse.

— « L'immatérialité éternelle, esclave! Ces mots ne hurlent-ils pas d'être liés ensemble? »

— Effectivement, cet assemblage de trois mots est incohérent. Où donc l'avez-vous pris?

Je ne connais, en fait d'immatérialités esclaves, que des âmes fabriquées; cette absurdité relève de la doctrine du christianisme et de celles de toutes les religions révélées.

— « Le développement de l'intelligence, c'est-à-dire de l'immatérialité éternelle, individuelle, ne se conçoit pas dans le système exposé. »

— L'immatérialité est absolue; elle ne grandit ni diminue; elle ne s'appesantit ni s'allège; elle ne s'éclaire ni s'obscurcit. Vous avez bien mal lu le mémoire. Vous confondez l'âme et l'homme.

Relisez le mémoire, je vous en supplie. Dès qu'il y a verbe, langage, état social, il y a développements nécessaires de l'intelligence. L'intelligence appartient à l'homme (qui est l'union de la sensibilité réelle, de l'immatérialité, à une partie de matière), quand le verbe est développé. L'historique de l'état social n'est que l'historique des développements du verbe.

— « Développer, c'est s'emparer, pour s'agrandir, de ce qui n'est pas à soi. Ce mot suppose quelque chose en dehors de l'immatérialité, or le système le nie. »

— Comment! Vous soutenez que j'ai nié l'existence de la matière, en tant qu'enchaînement de phénomènes, d'apparences? Mais c'est seulement par l'observation des phénomènes, par le raisonnement sur les phénomènes, que les réalités, c'est-à-dire les immatérialités, peuvent être distinguées des phénomènes! Je n'ai rien fait d'autre, dans mon mémoire, que raisonner sur les phénomènes; j'ai montré la différence essentielle entre les phénomènes purement matériels, et les phénomènes relatifs au verbe.

Le sens de cette critique m'échappe.

— « Que devient l'immatérialité après la mort? »

— Parbleu! ce qu'elle était avant et pendant la vie, avant et après le temps, qui n'est autre que la succession des impressions perçues. Elle était, elle est, elle sera. Elle est, éternellement.

— « Pourquoi la mort? Comment la concevez-vous? »

— La mort est un phénomène; c'est la cessation d'une vie; et une vie n'est autre chose que l'ensemble des phénomènes qui s'opposent à la mort. La vie, la mort, ne sont que des ensembles de phénomènes, de modifications; c'est la matière.

La vie d'un homme, d'un cheval, n'est pas plus extraordinaire que la vie d'une plante, d'un minéral, que telle ou telle combinaison chimique.

— « L'homme n'a pas toujours existé. Qu'était l'immatérialité avant l'homme? Que faisait-elle? »

— Le mémoire le dit partout, et je viens de le répéter. En dehors *du temps*, la sensibilité réelle est *dans l'éternité*. Elle n'existe alors, ni pour elle, ni pour les autres.

— « Il n'y a pas sur la terre un nombre d'hommes constant. Donc variation dans le nombre d'immatérialités. Que font les immatérialités qui ne trouvent pas de corps pour se loger, et que font les corps qui ne trouvent pas à s'emparer d'une immatérialité? »

— Vous paraissez considérer les immatérialités comme des feux-follets, des gaz, des objets quelconques qui se mettent quelque part.

Le domaine des immatérialités c'est le domaine moral, le domaine de la raison, des absolus. Et vous paraissez, en outre, confiner l'humanité, c'est-à-dire le raisonnement, dans notre petite planète. Là où le raisonnement existe, il y

a des immatérialités. Et parmi les astres qui nous entourent de toutes parts, il en est qui renferment des raisonneurs, des hommes. Nous ne sommes plus au temps d'avant Galilée. Les étoiles ne sont plus de simples luminaires cloués à la voûte du firmament. Et n'oubliez pas non plus que les âmes qui ne sont pas dans le temps, sont dans l'éternité.

— « Vous admettez une justice éternelle, châtiant les immatérialités coupables. Cette justice fait partie de l'immatérialité ou est hors d'elle. Si elle est hors d'elle, elle est vivante quelque part, car, de votre propre aveu, vous lui donnez juridiction sur les immatérialités. Vous déclarez par là que c'est une force, et une force puissante; mais une force a besoin d'un support : c'est un être. Votre justice est donc quelque part vivante; elle voit tout ce qui se fait; elle a suffisamment d'intelligence pour peser infailliblement les actes, pour séparer le juste de l'injuste; elle a une volonté qui met en action sa puissance. »

— La justice n'est pas un être; elle n'a pas plus d'yeux ni d'intelligence pour assurer la sanction des actes, que la pesanteur n'a d'yeux ni d'intelligence pour s'exercer toujours en raison directe des masses, en raison inverse du carré des distances.

Celle-ci est une loi de la matière, l'autre est la loi de la morale, la condition nécessaire de la coexistence des immatérialités et de la matière. Elle est l'harmonie éternelle entre la liberté des actions et la fatalité des événements. Une justice dépendant d'un être n'est pas la justice, car alors elle est nécessairement arbitraire, nécessairement résultat de la volonté de l'être. — Soit dit en passant, quant aux supports des forces, dont vous parlez, vous savez bien qu'il est absurde de supposer des atomes indivisibles, inétendus; force et matière ne sont que matière, ne sont que ce qui modifie notre sensibilité. Celle-ci est l'absolu, la substance.

— « Il me semble que, dans cette voie, peu à peu, de déduction en déduction, vous en arriverez à reconnaître le Dieu des chrétiens. »

— Le Dieu des chrétiens est de même essence que le Dieu des musulmans, des Juifs, des Chinois, des Indous, des nègres, des Peaux-Rouges, etc., en considérant, bien entendu, la masse des exploités de chacune de ces catégories de notre humanité. Le Dieu nature, le Dieu Pan, le Dieu matière, le Dieu rien du tout, est celui des autres. La religion réelle, encore inconnue socialement, repousse tous ces dieux. Elle reconnaît l'existence de la matière éternelle, des âmes éternelles, de l'harmonie éternelle entre la liberté et la fatalité, de la sanction ultra-vitale des actions.

Vous avez foi dans cette sanction, dont l'admission est indispensable au maintien de la vie sociale; mais vous la rapportez à une absurdité.

Vous comprenez néanmoins que le temps de la foi pure et simple est passé pour l'humanité, car vous consentez à soumettre votre croyance à la discussion. Je suis convaincu, si vous relisez attentivement le mémoire, que vous comprendrez cette démonstration de la réalité.

— « Ou bien la justice fait partie de l'immatérialité. C'est, suivant une de vos expressions, une condition de l'être; elle discerne par l'intelligence de celui-ci, veut par sa volonté. »

— L'immatérialité n'a point de parties.

L'immatérialité est la sensibilité, indivisible.

L'immatérialité n'est pas matière.

Une volonté qui est fatalement, nécessairement, l'émanation d'une autre volonté, n'est pas une volonté.

— « L'immatérialité est donc chargée de se châtier elle-même. C'est bizarre; mais nul doute que le châtement ne soit bien doux; en d'autres termes, c'est la négation de la loi morale; il n'y a plus de justice. »

— Chargée, par qui? Vous me lisez toujours au travers de votre préjugé.

Si je comprends bien, vous voulez rechercher le pourquoi

et le comment de la justice éternelle. La justice éternelle, harmonie éternelle entre la liberté des actions et la fatalité des événements, n'a ni pourquoi, ni comment; car elle est éternelle.

Dans l'ordre physique, la matière, éternelle manifestation des forces attractives et des forces répulsives, n'a ni pourquoi, ni comment, car elle est éternelle.

Dans l'ordre moral, la justice, la sanction fatale des actions, est la déduction rigoureuse de la liberté, de la coexistence des immatérialités éternelles, et de l'éternelle matière. Point de liberté sans fatalité.

Point de liberté sans fatalité, car si la liberté existe, le raisonnement est réel; il est donc bon ou mauvais, pour le raisonneur, évidemment; donc ses conséquences doivent fatalement le sanctionner vis-à-vis de ce raisonneur; sinon il ne serait ni bon, ni mauvais, c'est-à-dire serait illusoire.

— « L'homme, si je puis me servir d'une image, n'est pas seulement un cerveau, c'est un cœur. Rien dans le système ne s'adresse au cœur. »

— Par sa double nature, l'homme a la tendance d'organisme, c'est-à-dire des attractions, des répulsions; et la tendance de justice, de raison. Le sentiment, dont vous parlez, est un raisonnement empirique; le bon sentiment, (c'est évidemment de celui-là qu'il s'agit) a pour base l'assujettissement de la tendance d'organisme, de passion, le sacrifice en un mot, vis-à-vis d'un raisonnement incomplet, non rigoureux. C'est une appréciation rapide, quasi d'entraînement; d'origine éducationnelle, comme la foi. Nous l'avons vu, il n'y a de rigueur, d'absolu, qu'en science morale et en mathématiques pures, là où il ne s'agit que des déductions de l'existence des unités.

La science morale sera la base de l'organisation sociale; elle assurera le bonheur social de notre humanité. Dès lors, l'éducation deviendra socialement subordonnée à l'instruc-



tion réelle, et l'à peu près, le sentimental des raisonnements individuels vis-à-vis des circonstances, ne pourra plus avoir d'influence sociale.

Raison et passion sont d'essence humaine, sont la caractéristique de la double nature de l'homme. Si la passion disparaissait, c'est qu'il n'y aurait plus de choix, plus de raisonnement, plus d'humanité. Le sentiment, raisonnement approximatif, quasi inconscient, est intimement lié au développement des besoins, résultant eux-mêmes des développements de l'intelligence. Il est d'essence humaine et vivra autant que l'humanité.

— « Le catholicisme repose sur des faits historiques incontestables. Le système ne se donne même pas la peine d'examiner ce genre de preuves. » X...

— Faut-il recourir à l'histoire pour savoir que deux et deux font quatre? Et qu'est-ce que l'histoire? Un amas incohérent de faits plus ou moins contestables.

Mais un fait identique, pour vous, pour moi, pour nous tous, c'est le sentiment de notre propre existence. Ce sentiment nous est réciproquement démontré réel par notre communication conventionnelle, notre langage; communication dont la possibilité limite absolument toute humanité, établit nettement la séparation entre les êtres réels, ceux chez qui il existe quelqu'un, — et les êtres apparents, ceux qui sont uniquement quelque chose.

La religion réelle est la déduction de ce fait incontestable. Et tous les faits prétendus historiques, bases des religions dites révélées, ne peuvent lui être opposés. Les faits historiques ne peuvent, au contraire, en être que la confirmation et, pour être incontestables, doivent pouvoir lui être rigoureusement rattachés.

La partie du mémoire que vous appelez « historique » est l'exposé, par déduction, du développement de l'humanité

réelle, de la société réelle, expression du raisonnement, de la liberté.

L'ordre, vie sociale, n'existe que par la soumission du groupe humanitaire à un raisonnement commun, à une règle d'actions, règle qui n'a de valeur que celle attribuée à sa sanction.

La sanction ne peut être que force ou justice.

La force brutale seule ne peut maintenir l'ordre qu'éphémèrement. Quand la justice réelle est inconnue, l'humanité s'incline sous la force brutale, mais masquée nécessairement par une apparence de raison, un sophisme.

Ce sophisme, c'est la justice émanant d'un être sur-terrestre.

Tant que l'examen de ce sophisme peut être comprimé, le développement social continue, mais continue par le despotisme, par l'écrasement des masses.

Quand l'examen, par le développement des intelligences, devient incompressible, et que la justice réelle est encore inconnue, l'humanité oscille d'une anarchie de plus en plus hideuse à un despotisme de plus en plus odieux.

Le paupérisme matériel et moral, moyen nécessaire d'ordre, de vie sociale, pendant toute la période de compressibilité de l'examen, est alors la source inextinguible de cette anarchie, qu'aucun despotisme ne peut dompter.

Dans la période d'ignorance, le sol, source passive de toutes les richesses, est monopolisé par les forts; d'abord, par privilège de naissance, puis, par possession du capital. Mais l'excès du mal social fait jaillir le besoin réel de vérité. La vérité apparaît nécessairement et se répand socialement. Le paupérisme moral disparaît. Alors seulement le paupérisme matériel peut être anéanti définitivement, par l'entrée du sol à la propriété collective au profit de tous et de chacun.

Car cette organisation sociale de la propriété est ainsi sanctionnée devant tous et chacun.

Alors les mots : *liberté, égalité, fraternité*, ont un sens pratique.

Votre religion révélée, comme toutes les autres, et comme l'irréligion, affirme qu'il y aura toujours des pauvres.

Et, en effet, tant que l'ignorance sociale du droit réel existe, la vie sociale, l'ordre, ne peut se maintenir que par la misère, par l'écrasement des masses.

Devant la religion réelle, le paupérisme s'évanouit.

Si le mot catholique veut dire *universel*, c'est à la religion réelle, découverte par Colins, et exposée sommairement dans le mémoire, qu'il faudra réserver cette épithète.

HENRI DETICHE.

---